

Vous voulez dissoudre le PS, Martine Aubry tente de le recoudre. N'a-t-elle pas raison ?

> On peut toujours recoudre un cadavre. Mais ça s'appelle alors une momie. Et les électeurs, quand ils entendent les dirigeants du PS bramer « Il faut sauver le parti ! Il faut sauver le parti ! », ont l'oreille assez fine pour entendre le vrai message : « Il faut sauver nos postes, il faut préserver nos carrières. »

Rêvez-vous toujours d'une alliance entre réformisme socialiste et centrisme ?

> C'est la seule solution. Une néo-Union de la gauche entre les fossiles d'un Parti communiste qui n'ose plus dire son nom, une nouvelle gauche radicale qui a des accents d'extrême droite et la momie socialiste, est un passeport pour l'échec.

Ségolène, c'est fini ?

> Pas forcément. Débarrassée de cette aile ultradroitière et, pour le coup, néopétainiste qu'est la « droiche » chevènementiste, elle peut redevenir une excellente candidate. Le meilleur, cela dit, reste évidemment Strauss-Kahn.

Demandez-lui solennellement de s'engager !

> « Dominique ! Pour la gauche, pour la France... » [Rires]. Je crains qu'il ne soit de ceux qui ont compris que les intellectuels n'ont pas une si grande importance...

De la guerre en philosophie : pourquoi ce bellicisme de la pensée ?

> Parce qu'il y a une bataille pour la vérité. Parce que le mensonge, comme le diable selon Baudelaire, a maints tours dans son sac, à commencer par celui de faire croire qu'il n'existe pas et qu'il est un autre visage du vrai. D'où méfiance. Ruses. Corps à corps sans merci. Guerre de papier, mais guerre quand même. **L'affirmation solitaire, sans dialogue, c'est coexister avec le mensonge, pas le détruire.**

> Exact. C'est que vous avez une frange – incertaine, indécise

– de la société qui est accessible à la vérité, donc au débat. Mais, en général, les opinions sont plantées si profondément dans des passions fondamentales des humains qu'elles sont indéracinables : « Je préfère mourir que de te donner raison », dit le fanatique, car son fanatisme fait littéralement corps avec son corps. Alors il faut le contenir, le tenir en respect, pas le convaincre ni, encore moins, le liquider. C'est Victor Cousin qui disait : « Mettons Platon et Aristote dans une même pièce, ils vont discuter et arriver à la vérité, qui est entre les deux. » Eh bien il se trompait. Il n'y a pas de démocratie dans l'ordre de la philosophie.

Pourquoi nombre de vos collègues recommandent-ils de prendre un peu de telle

« LE MEILLEUR CANDIDAT RESTE ÉVIDEMMENT STRAUSS-KAHN »

sagesse, un peu de tel philosophe, pour s'aider à vivre ?

> Parce qu'ils se prennent pour des prêtres. Et, pis encore, pour des prêtres œcuméniques. L'horreur...

Qu'est-ce, pour vous, qu'un penseur contemporain ?

> Quelqu'un qui m'aide à mieux poser les questions du jour. A certains moments, Platon. A d'autres, Descartes ou Hegel.

Où en êtes-vous avec l'humanisme ?

> L'humanisme de la grande tradition philosophique française n'a jamais rien empêché de ce qui portait atteinte à l'homme, à son intégrité. Face aux machines lourdes de la barbarie, c'était une ligne Maginot métaphysique, aussi pitoyable que l'autre. Or le pire est toujours possible. Et, s'il doit revenir, je préfère un humanisme instruit, cet humanisme antihumaniste que Ferry et Renaut [*La Pensée* 68, Gallimard, 1985] ont si bizarrement caricaturé et qui, avec Lacan, Foucault ou Althusser, nous dit que la conscience des hommes n'éclaire qu'une minuscule part de ce qui les constitue.

Rwanda, Darfour, Birmanie... Votre humanisme instruit accumule les défaites...

> Une victoire tout de même – et ce n'est pas rien – contre le soviétisme. Car c'est la dissidence qui en a eu raison. Et n'oubliez pas qu'elle fonctionnait en dialectique, en couplage, avec cette pensée antihumaniste.

Au Rwanda, l'humanisme traditionnel a tenté quelque chose avec l'opération Turquoise. En Bosnie aussi...

> En Bosnie, je vois surtout le « munichisme » de Mitterrand, de Balladur, de Juppé. Et Turquoise fut le degré zéro de la pensée et de l'action – avec, en prime, un échange subreptice des rôles des bourreaux et des victimes dans une espèce de nuit où toutes les vaches étaient grises.

Proclamez-vous un jour que la France est sortie de l'« idéologie française » ?

> Oui : le jour où l'Europe se sera dotée d'institutions dignes de ce nom, où elle cessera d'être dirigée par cette bande d'ectoplasmes qui ne font pas d'ombre aux dirigeants des vieux États-nations, où on aura compris que cette Europe n'est pas juste une grosse nation, une nation au carré...

Vous dites de Bernard Kouchner qu'il a eu tort de ne pas avoir assez confiance en sa biographie. Avez-vous confiance en la vôtre ?

> Oui, je crois. J'ai fait deux ou trois choses dont je suis fier, que d'autres n'auraient peut-être pas faites à ma place et que j'essaierai de ne jamais brader. Le plus navrant avec mon ami Kouchner, ce n'est pas qu'il soit un ministre au rabais. Mais c'est cet éclairage rétrospectif que l'épisode jette, comme toujours, sur le reste de l'aventure. Mais je sais qu'il n'a pas dit son dernier mot. ●

BIO

BERNARD-HENRI LÉVY

5 novembre 1948

Naissance de Bernard Lévy à Béni-Saf (Algérie).

1971 Agrégation de philosophie.

1977 *La Barbarie à visage humain.*

1981 *L'Idéologie française.*

1984 *Le Diable en tête* (prix Médicis).

1990 Crée la revue *La Règle du jeu.*

1994 Lance la liste « L'Europe commence à Sarajevo ».

2003 *Qui a tué Daniel Pearl ?*

2006 *American Vertigo.*

2008 *Ce Grand Cadavre à la renverse.*